L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureau: 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 26 MAI 1895.

Les Elections Prochaines.

Presse Associée.

Londres, 25 mai—On annonce ouvertement aujourd'hui que des élections générales auront lieu en Angleterre dans le courant du mois de juillet. De tous côtés on admet que le gouvernement de lord Rosseberry est dans une mauvaise position, et la situation de la Chambre des Communes indique un désastre prochain pour le parti libéral.

Une déclaration de Wilde.

Presse Associée.

Londres, 25 mai—Le juri a trouvé Oscar Wilde coupable de tous les méfaits dont il était accusé, y compris l'accusation portée au sujet de personnes inconnues déclarées également coupables.

Ceci fait allusion au fait que Wilde a emmené à l'hôtel Savoy un domestique nommé Charles Parker, après lui avoir offert un diner succulent au restaurant Kettner.

Le verdict a causé une grande sensation dans la cour, l'impression étant que Wilde échapperait à la condamnation.

Pendant les délibérations des jurés, à la requête du représentant de la Presse Associée, le défenseur de Wilde a montré la déclaration suivante de Wilde, enfermé dans le préau des prisonniers:

"Les accusations portées contre moi sont entièrement fausses.

La jeunesse, sous toutes ses formes, m'a toujours fasciné, parce que la jeunesse a naturellement ce tempérament que les artistes essaient d'atteindre. Toutes leurs œuvres sont des produits de la jeunesse. Je ne me soucie pas des rangs sociaux. J'aime le monde, les riches et les gens bien nés à cause de leur luxe, de leur culture, de la grâce de leur vie, et des incidents extérieurs de la comédie humaine. Mais tous, laboureurs, pêcheurs ou gamin des rues ont un intérêt pour moi; l'humanité est si étonnante!

Je ne demande pas à ces jeunes gens ce qu'ils font; je ne m'inquiète pas de ce qu'ils sont. Leur ignorance est une espèce de sagesse; leur manque de culture les laisse ouverts aux impressions nouvelles et vivifiantes.

Signé: OSCAR WILDE.

Ce document est écrit de la main de Wilde, d'une façon gracieuse et ferme, avec un paraphe à la signature.

Lorsque le président du juri a annoncé le verdict, Oscar Wilde, qui avait été ramené quelques instants auparavant du préau des prisonniers, s'est levé et a posé ses deux mains sur la barre.

Le silence était réellement pénible lorsque le juge a donné l'ordre d'amener Alfred Taylor.

Alors, d'une voix tremblante d'émotion, le juge a prononcé les paroles suivantes:

Je n'ai jamais eu un cas aussi révoltant devant moi. Deux hommes, tels que vous êtes par la nature de votre crime, ont perdu tout remords de ce qu'ils ont fait.

Penser que vous, Taylor, avez tenu une maison de garçons, et que vous, Wilde, un homme à la réputation d'esprit cultivé, avez perverti tant de jeunes gens!

Il n'y a pas de doute que le verdict est juste et je vous infligerai le maximum de la peine ordonnée par la loi, et je regrette qu'elle ne soit pas plus sévère. Vous êtes tous les deux condamnés à deux ans de travaux forcés. Wilde n'a pas regardé le juge lorsque la sentence a été prononcée. [illegible] de la salle, et sa figure n'a pas changé de couleur; il avait l'air d'un homme qui a décidé de tirer le meilleur parti possible d'une mauvaise situation.

Taylor a souri lorsque le tribunal l'a condamné. Comme Wilde rentrait dans le préau des prisonniers, les spectateurs ont crié: Honte! honto! ce qui a fait le juge Wills se lever et imposer le silence.

Pendant les délibérations du juri, lord Douglas de Hawick se promenait dans la salle et dans la cour en fumant nerveusement une cigarette. Sa figure porte encore les traces de sa rencontre avec son père; son œil gauche est toujours décoloré.

Pendant les derniers débats du procès, une foule immense se tenait devant la cour d'Old Bailey, et aux fenêtres des maisons du voisinage se trouvaient un grand nombre de spectateurs grandement intéressés.

Refus d'extradition.

Presse Associée.

Mexico, 25 mai—James T. Thompson, le caissier fugitif de l'ancienne banque du Missouri, arrêté il y a plusieurs jours en attendant l'extradition pour faux, a été mis en liberté par ordre du ministère des affaires étrangères du Mexique. Il est maintenant libre, le gouvernement ayant refusé d'accorder l'extradition.

Les Travaux du Reichstag.

Presse Associée.

Berlin, 25 mai—Les travaux du Reichstag pendant la session qui vient de prendre fin ont eu un caractère entièrement négatif.

Le gouvernement a été attaqué inopinément hier, juste avant l'ajournement. Le comte Von Kanitz a fait des reproches aux ministres; il a déclaré que les membres du Reichstag pourraient aussi bien quitter Berlin les mains vides, que de se présenter devant leurs constituants avec de misérables morceaux de législation sur le sucre et les spiritueux.

De tels résultats, a-t-il ajouté, ne peuvent qu'augmenter le mécontentement du pays. Le gouvernement n'a rien fait, en dépit de toutes les promesses des ministres pour le relèvement de l'agriculture, et le comte Kanitz demande qu'une nouvelle loi soit préparée pour l'automne, ou qu'on élève le prix des céréales.

Le baron de Manteuffel déclare que le parti conservateur tout entier approuve les idées du comte Kanitz.

En réponse, le docteur Von Bœtischer, ministre de l'intérieur, dit qu'il regrette qu'aussi peu ait été fait au cours de la session, mais le gouvernement n'a pas été encouragé à prolonger ses efforts en présence des sièges vides qu'on a pu observer dans la Chambre en ces derniers temps.

Un fait remarquable de la dernière session est les progrès de l'agitation en faveur du bi-métallisme.

Les partisans ont encore obtenu plus de succès à la Diète Prusienne, car la résolution adoptée, au lieu de demander au gouvernement de provoquer une conférence, comme l'a fait le Reichstag, a donné au chancelier de Hohenlohe, malgré son désir, l'instruction d'engager le Bundesrath à rédiger les invitations à une conférence monétaire de façon à montrer clairement que, dès le début, l'Allemagne désire l'adoption d'un double étalon.

Il est intéressant de faire remarquer que le prince de Bismarck, dans son récent discours à la délégation saxonne, s'est déclaré un bi-métalliste, disant au maire Beck, de Freiberg, qu'au moment où il était au pouvoir il avait dû incliner ses convictions devant l'expérience des économistes.

Le Futur Chancelier.

Presse Associée.

Berlin, 25 mai—Les suppositions vont toujours leur train sur les probabilités d'une crise ministérielle, et les noms du comte Von Eulenberg, du comte Von Waldersee et du comte Von Radowitz, l'ambassadeur d'Allemagne à Madrid, sont mis en avant pour la succession du chancelier de Hohenlohe.

DERNIERE HEURE.

Nouvelles Américaines.

McKinley.

Presse Associée.

Columbus, 25 mai—Le gouverneur McKinley prononcera un discours devant les membres de la Grande Armée de la République, à Chatauqua, le 24 août prochain.

N'ira pas à la Havane.

Presse Associée.

Compenhague, 25 mai—M. James E. Risley, ministre des Etats-Unis en Danemark, dit qu'il n'y a aucun fondement dans le rapport annonçant qu'il va succéder à M. Ramon O. Williams [illegible] des Etats-Unis à la Havane.

Les Malades.

Presse Associée.

Washington, 26 mai—Le secrétaire Gresham gagne rapidement des forces. Il a passé une bonne nuit et son état continue à s'améliorer.

Madomoiselle Dodge n'est pas mieux aujourd'hui; elle n'a pu reposer de la nuit.

L'état du représentant Hill est toujours très précaire et ne s'améliore pas.

Troubles chez les Indiens du Nebraska.

Presse Associée.

Washington, 25 mai—Le ministre de l'intérieur a requis le ministre de la guerre d'envoyer des troupes à Pender, dans le Nebraska, pour apaiser les troubles qui se sont élevés à propos de terres, entre les indiens Omaha et Winnebago et le Florney Land and Improvement Co. Le secrétaire Smith a pris cette décision à la requête de l'agent du service Indien, Beck, qui dit que les Indiens sont révoltés.

Aux Confédérés Morts à Chicago.

Presse Associée.

Atlanta, Georgie, 25 mai—Ce soir à huit heures deux wagons chargés de fleurs ont quitté Atlanta pour Chicago. Ces fleurs seront répandues sur les tombes des soldats confédérés morts à Chicago, et orneront le monument qui sera inauguré la semaine prochaine sur les bords du lac Michigan.

Un wagon de fleurs est également arrivé ce matin de Savannah.

Marchés Divers.

Paris, 26 mai—La rente 3 pour cent est cotée à 102 francs 60 centimes à-compte.

Londres, 25 mai.—Consolidés au comptant 106 3/16; à terme 106 1/4.

Liverpool, 25 mai, 12:30 p. m.—Coton spot—Demande modérée et les prix s'affermissant. Middling américain 3 27/32. Ventes 8,000 balles, dont 500 américain. Futurs—stables à l'ouverture; demande bonne mais ferme à une avance. Livraison en juin et juillet 3 51/64 à 3 52/64 à 3 54/64, juillet et août 3 53/64 à 3 55/64 à 3 56/64, août et septembre 3 54/64 à 3 55/64 à 3 56/64 à 3 57/64, septembre et octobre 3 55/64 à 3 58/64, octobre et novembre 3 55/64 à 3 56/64 à 3 58/64, novembre et décembre 3 56/64 à 3 57/64 à 3 58/64 à 3 59/64, décembre et janvier 3 60/64, janvier et février 3 59/64.

Liverpool, 25 mai, 2 p. m.—American Mid. fair 4 15/32d, Good Middling 4 1/32. Low Mid. 3 3/4d, Good Ordinary 3 5/8d, Ordinary 3 7/16.

Liverpool, 25 mai, 1 p m—Futurs fermes à l'ouverture. American Middling 3 7/8. Ventes 7,800 balles. Livraison en mai, mai et juin 3 55/64 à 3 56/64 acheteur, juin et juillet 3 56/64 vendeur, juillet et août 3 57/64 acheteur, août et septembre 3 58/64 acheteur, septembre et octobre 3 59/64 acheteur, octobre et novembre 3 59/64 à 3 60/64 acheteur, novembre et décembre 3 60/64 à 3 61/64 valeur, décembre et janvier 3 61/64 à 3 62/64 vendeur, janvier et février 3 62/64 à 3 63/64 vendeur, février et mars 3 63/64 acheteur.

Liverpool, 25 mai, 4 p m.—Futurs fermes à la clôture. Livraison en mai, mai et juin 3 55/64 à 3 56/64 acheteur, juin et juillet 3 56/64 acheteur, juillet et août 3 57/64 vendeur, août et septembre 3 58/64 vendeur, septembre et octobre 3 59/64 vendeur, octobre et novembre 3 59/64 acheteur, novembre et décembre 3 60/64 à 3 61/64 acheteur, décembre et janvier 3 61/64 à 3 62/64 vendeur, janvier et février 3 62/64 à 3 63/64.

New-York, 25 mai—Middling Gulf 7 5/8, Middling Uplands 6 7/8. Coton calme à la clôture. Pas de ventes.

New York, 25 mai—Les futurs sont stables à la clôture. Ventes 129,400 balles. Janvier 743, février 747, mars 753, mai 714, juin 712, juillet 718, août 724, septembre 728, octobre 732, novembre 735, décembre 738.

FAITS DIVERS.

Nouvelle-Orléans, 26 Mai 1895.—Indications: Pour la Louisiane.—Temps beau; vents du sud.

Température du 25 mai 1895.
Thermomètre de E. & L. CLAUDEL, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	70	19
Midi	84	26
3 P. M.	82	25
6 P. M.	82	25

Mariages, Naissances et Décès, inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

MARIAGES—William H. Woods à Mlle Octavia Bailey, B. R. Wrigley à Mlle Cecilia Weiner, Charles W. Bode à Mlle Théresa Coats.

NAISSANCES—Mmes Geo Frank, une fille; Henry Mauginer, une fille; John Damaran, une fille; A. Keir, une fille; William R. Harnan, Sr, un garçon; A. Mayer, un garçon; Adolph Oeschner, un garçon.

DÉCÈS.—Sally James, 59 ans, Alger; Mme Ellen Coyle, 73 ans, 2,019 Baronne; Marie Deprat, 5 jours, Abattoires; Augustus Hutzmann, 5 mois, Onzaga et Dupré; Virginia Kapp 55 ans, Shakespeare Alms House; James Henderson, 2 mois, 467 avenue Howard; William Harrison, 6 mois, 616 N. Remparts; Lawrence Feindel, 2 mois, 333 Ste-Anne; Mme S. Harn, 65 ans, Biloxi, Miss.

Ventes inscrites au Bureau des Aliénations.

J. R. Gribble à la Carhollmann Wood Preserving Company, deux terrains bornés par les rues Julia, Johnson, Dryades et Galvez, $750.

J. R. Murphy et al. à S. Reinach, un terrain borné par les rues Commerciale, Ville, 4, Cherokee et Pearl, $280.

H. Lagardère à la H. Weston Lumber Company, une portion de terre bornée par le New Shell Road et les rues Dixon, Short et Carrollton; un ilet borné par le Shell Road et les rues Septième, Bernadotte et Lowerline; un ilet borné par le Shell Road et les rues Septième, Washington et Bernadotte; un ilet borné par le Shell Road et les rues Septième, Washington et Short, $6,000.

P. A. Bocaze à William Hunt, une portion de terre bornée par les rues Prieur, Johnson, Lapeyrouse et Onzaga, $650.

L. Schaller à la Third District Building Association, un terrain borné par les rues Montégut, Chartres, Presse et Royale, $2,400.

Le même acquéreur à P. Forschler et al., la même propriété, $2,400.

H. D. Coleman à Mme E. H. Bright, une portion de terre bornée par les rues St-Charles, Napoléon, Carondelet et Jena, $15,000.

Mme J. C. Aucoin et als. au Mutual Loan et Building Company, trois terrains bornés par les rues Magazine, Camp, Léontine et Peters, $1,100.

J. Ernest à C. Engel, une portion de terre bornée par les rues Cinquième, Upperline, Johnson et Galvez, $500.

Mme J. Born à P. J. Reilly, deux terrains bornés par les rues Napoléon, Jena, Camp et Chestnut, $3,750.

H. Strubbe à C. Miller, cinq terrains bornés par les rues Washington, Magnolia, Sixième et C'ara, $1,850.

Mme A. Claughley à L. Morand, deux terrains bornés par les rues Eléanore, Tchoupitoulas, Annonciation et Nashville, $1,600.

Mutual Loan and Building Company à Joseph Ernest, un terrain borné par les rues Washington, Upperline, Johnson et Galvez $600.

G. H. Bierhorst à Mme A. Gainiert, un terrain borné par les rues Derbigny, Claiborne et Esplanade, $1,500.

Première Cour de Police Correctionnelle.—J. J. Jackson—allures suspectes; $25 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Rosa Bouchey—bris de paix; $10 d'amende ou 30 jours de prison.

Jos. Lake—violation de l'ordonnance 5,046; $25 d'amende ou 30 jours de prison.

Barkey Duffy—ivresse et bris de paix; $10 d'amende ou 30 jours d'emprisonnement.

Deuxième Cour de Police Correctionnelle.—Alex. Holmes—violation de l'ordonnance 3,888; $5 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Jim Mahony—ivresse et allures suspectes; $10 d'amende ou 30 jours de prison.

Mariage.

Les nombreux amis de Mlle Marie Roussel apprendront avec plaisir son mariage prochain avec M. le comte Alfredo de Calcinara. Mlle Roussel est une de nos sympatiques créoles, qui a conquis droit de cité dans les lettres et dans les arts. Elle est directrice de la *Revue*, publication mensuelle fort estimée.

Le comte de Calcinara est de naissance illustre. Il a servi avec distinction comme officier dans l'armée italienne, et est à la Nouvelle-Orléans depuis trois mois.

Nos félicitations et nos meilleurs souhaits aux futurs conjoints.

Curieux effet pathologique.

Dernièrement, dans une ménagérie de New-York, on voulut constater s'il était vrai qu'une misérable souris pût produire sur un lion cet effet pathologique désastreux, que le bruit de la fusillade causait invariablement à certain prétendant..... la frousse.

On en lâcha une d'abord dans une cage où se trouvaient deux lions énormes, ravis aux forêts de l'Atlas.

A la vue de la souris trottinante, les deux fauves se mirent à hurler d'une façon épouvantable. Ils bondissaient, éperdus, dans tous les sens, cherchant une issue.

On recommença dans plusieurs cages léonines cette inoffensive plaisanterie, et partout l'effet produit fut le même. Alors on passa au quartier des tigres.

Justement, parmi ceux-ci se trouvait un magnifique mâle venant du Bengale et fameux dans la baraque par ses instincts sanguinaires.

Bien que le tigre royal soit, assure-t-on, un des ancêtres les plus glorieux du chat, celui dont nous parlons ressentit un effroi indescriptible, lorsque dame souris pénétra dans son réduit.

Il se blottit peureusement dans un coin et n'en bougea plus.

La petite bête vint effrontément à lui, grimpa sur son dos, circula tranquillement sur cette fourrure où l'homme n'ose risquer son pied que lorsqu'elle est soigneusement préparée par un naturaliste s'approcha des terribles babouines de son vassal médusé. Le tigre ne broncha pas; il se laissa faire faire avec soumission.

Un livre.

La vogue est aux auteurs gais. Melandri vient de donner un pendant à son désopilant volume: *Les Sœurs Hédouin*, dont soixante mille exemplaires n'ont pas épuisé le succès.

Selection naturelle est un roman *Franco-Américain* d'un comique achevé qui met en scène sous des masques transparents les fantoches dont se compose le high-life en l'an de vénalité 1895; poètes déliquescents, bohêmes de l'Art, Grands Seigneurs aux abois, le musée est complet.

Tout cela croqué d'un crayon léger et mordant au milieu d'une intrigue attachante, forme un album où nos belles mondaines rencontreront plus d'une figure de connaissance.

En vente pour l'Amérique à la librairie L. Dermigny, 126 West 25th street, New York, qui envoie le volume franco contre la réception de 85 cents.

Excursion à Thibodeaux.

Le "Louisiana Excursion Club" que viennent de fonder nombre de messieurs bien connus, organise une excursion qui aura lieu à Thibodeaux, le dimanche 9 juin prochain.

Un convoi du Southern Pacific quittera la ville à 7 heures et demie du matin et sera de retour en ville de bonne heure le soir. Non seulement les excursionnistes traverseront-ils une des parties les plus pittoresques du pays, mais encore ils entendront toute la journée d'excellente musique car il y aura sur le train un orchestre sous la direction de M. George Paoletti.

Les officiers du club sont: MM. Silvestre Blasini, président; L. E. Layrisson, vice-président; Arthur Meynier, secrétaire; Chas. A. Rivière, trésorier.

Un nouveau club.

Les journalistes de notre ville sont invités à se réunir à quatre heures, cette après-midi, à l'hôtel Grunewald, dans le but de fonder un cercle.

Une organisation de ce genre fait défaut ici où les membres de la presse sont nombreux.

Noces d'Argent.

Mardi dernier a été pour M. et Mme Joseph Anatole Hincks un jour à marquer d'un caillou blanc; il leur a fait revivre par la pensée ce que nous appelerons la seconde étape de leur existence, c'est-à-dire l'époque bénie qui commençait pour eux, il y a vingt-cinq ans, au pied de l'autel, et durant laquelle ils ont marché la main dans la main dans la vie, se soutenant l'un l'autre, et donnant à leurs amis, à la société l'exemple de la plus édifiante union conjugale.

Les premières heures de cette journée ont été consacrées à des exercices de dévotion comme il convenait que des chrétiens comme eux le fissent, et les dernières, à la gaieté, à ce monde où M. et Mme Hincks tiennent un rang élevé.

En effet, le matin, l'heureux couple a assisté à la messe à la cathédrale; et le soir, il a ouvert ses somptueux salons aux nombreux amis qui sont venus lui apporter leurs meilleurs souhaits de circonstance.

M. et Mme Hincks ont fait avec une grâce charmante les honneurs de leur hospitalière demeure: de quatre à six heures, c'est par centaines que Dames et Messieurs sont allés les saluer.

M. Hincks, par le rang social qu'il occupe, par ses relations d'affaires, par son aménité, son urbanité s'est créé de solides amitiés qui ont mis l'occasion à profit pour s'affirmer.

Mme Hinks, elle, non moins aimée que son époux, a reçu, aussi bien des ecclésiastiques que des laïques, des témoignages flatteurs de sympathie. Il n'est pas jusqu'à l'archevêque qui n'ait tenu à mêler sa voix au concert de félicitations lui venant de toutes parts. Un pli gracieux accompagnait un objet religieux que lui a envoyé le digne prélat en souvenir de ses œuvres pies.

Il nous serait impossible d'énumérer tous les cadeaux qu'a reçus l'heureux couple; mais il en est du nombre d'une inestimable valeur, notamment une boîte d'argenterie offerte par le "Sophie Newcomb Institute", une autre par l'administration de l'hôpital où se traitent les maux d'yeux, d'oreilles, du nez et de la gorge.

Après la première réception, les demoiselles qui avaient servi les rafraichissements sont passées au grand salon, et là ont organisé une sauterie qui s'est prolongée fort avant dans la soirée; car, on le devine, une autre société, celle qui danse, était venue saluer M. et Mme Hincks.

Les demoiselles qui servaient les rafraichissements étaient: Mlles Cavaroc, C. A. Hincks, Cabiro, de Laloire, Miltenberger, Alice Cook, Cavaroc, Emily Hincks, Laura Guillotte, Louise Cook, Mlle Tassin, Mlle L. Roquet, Mlle Julia Phillips, Mlle M. Théard, Mlle Isabelle Lewis, Mlle Augusta Ferrandon, Mlle Emily Voorhees, Mlle C. Labarre, Mlle L. Cabiro, les Mlles L. et E. Hincks, M. Miltenberger et A. Fortier.

Cette vie à deux que M. et Mme Hincks comprennent si bien pour leur bonheur, et pour le bonheur de ceux qui les entourent, puisse-t-elle durer longtemps, tou....jours.

Route aimable, il est vrai, et des grands cœurs [choisie
Que la religion et que la poésie
Bordent des deux côtés de leur buisson fleuri.

Avant le Sacre.

Les journaux russes ont annoncé récemment que le tsar venait de donner l'ordre de vérifier l'état dans lequel se trouvent actuellement les ornements du sacre, afin d'y faire, s'il y a lieu, les réparations nécessaires.

Voici sur ces objets quelques renseignements intéressants:

Ces ornements sont au nombre de sept: la couronne, le globe de l'Empire, le trône de Monomach, le vase d'onction, le sceptre, le glaive et l'étendard.

La couronne, ou, comme l'appelaient les anciens Moscovites, le "béret de Monomach," en fil d'or tordu, est le don d'un empereur grec qui l'envoya en 1,116 à Wladimir Monomach, grand-duc régnant de Kieff. Elle a servi au couronnement de tous les tsars sans exception et n'a subi aucune transformation.

Le sceptre, également en fil d'or tordu, est surmonté d'une couronne portant une croix grecque, le tout orné de 643 pierres précieuses de plus haut prix.

Le globe de l'Empire est orné de deux cent soixante-dix pierres, et le glaive à lame incrustée d'or porte à la poignée les aigles impériales surmontées d'une couronne taillée dans un diamant.

Le trône de Monomach, ou *place du Tsar*, est en bois de noyer; le baldaquin repose sur quatre colonnes canelées en or massif. L'étendard impérial, en satin jaune, porte au milieu l'écusson de l'empire, entouré des écussons de tous les gouvernements de Russie.

Enfin, le vase d'onction est taillé en jaspe, parsemé de pierres précieuses. Il porte sur son couvercle un serpent d'or se tordant, debout.

Ce vase aurait, paraît-il, appartenu à l'empereur Auguste, à qui il servait de coupe.

L'AFFAIRE DAVIS.

La liste des témoins de la poursuite épuisée.—Ajournement de l'affaire à lundi.

Décidément, l'affaire Davis a le don de passionner le public. Hier matin, bien avant l'ouverture de la séance, une foule énorme avait envahi la Cour. A 10 heures 30, le juge monte sur son siège, l'accusé est amené et le jury fait son entrée. On fait l'appel des témoins; mais plusieurs n'y répondent pas; ils sont absents. La cour décide de continuer l'affaire sans eux.

M. W. Runkel est appelé comme témoin de l'Etat. C'est un marchand de tissus dont l'établissement est situé rue Canal, No 119. Il connaissait Geo. Boya. Il l'a aperçu, le jeudi, 13 décembre, vers 1 heure 30 de l'après-midi. Quand il a entendu le coup de feu, il était occupé à servir un client. Au bruit il courut vers la porte et vit Boya qui avait les deux mains en l'air; il courut et vint tomber à la porte du magasin. On accourut à son secours. Il s'écria: Oh! mon Dieu, je suis assassiné. Le témoin alla à lui et à peine Boya était-il à terre qu'il se mit en devoir de déboutonner son col de chemise. Boya tomba sur le dos. Deux médecins étant survenus, il le leur laissa. Il est resté jusqu'à l'arrivée de Léon Seymour. Le témoin avait les mains pleines de sang qui s'échappait de la figure de Boya. Sa victime vécut environ 15 secondes. La défense fait subir un contre-interrogatoire au témoin mais ne parvient pas à ébranler le témoignage

M. Runkel se rappel parfaitement la position des mains de Boya et maintient ce qu'il a dit précédemment.

M. Adams dit qu'il est admis que les lèvres et les dents de Boya n'ont pas été atteintes par la balle.

Frank Mosely est un employé du magasin de Nathan Levy. Il était debout à la porte du magasin, quand il entendit le coup de feu. Il vit Boya courir et tomber. Il l'a entendu s'écrier: Oh! mon Dieu, je suis assassiné! Le témoin se trouvait alors à l'entrée même du magasin. En tombant Boya tourna sur lui-même et tomba sur le dos.

Quand le témoin l'aperçut il avait les mains élevées au-dessus de la tête. Il est resté auprès du corps et prit le col quand M. Runkel l'eut déboutonné. Il n'était plus là quand on a fouillé la victime; mais il a entendu quelqu'un dire: fouillez-le!

A M. Lozenberg.—Il répond qu'il était à côté de Boya avec M. Runkel quand il tomba; il a vu le sang lui sortir de la bouche. On a examiné le corps, mais on n'a pas trouvé d'arme sur lui.

E. Levy est un ancien membre de la maison Moore, Levy et Cie, il dirige maintenant le Boston Shoe Store. Il se tenait devant son magasin, quand il entendit le coup de feu. Il courut à la porte et vit Boya passer et courut vers le magasin de Nathan Levy. Boya avait les mains en l'air. En se retournant il vit Davis, un pistolet à la main. Le témoin courut alors vers le magasin de Nathan Levy et aida Seymour à fouiller le corps, on retourna les deux poches, mais on ne trouva aucune arme. Le corps fut retourné de gauche à droite et de droite à gauche.

Il n'a pas entendu parler M. Davis.

Ici se termine la série des témoignages pour le compte de l'Etat. A la demande de M. Adams ils sont retenus, en cas qu'on ait besoin d'eux dans un contre-interrogatoire comme les témoins de la défense ont été congédiés jusqu'à lundi, il était impossible de continuer les débats.

Avant l'ajournement de la cour, un des jurés a demandé la permission de faire usage pour aujourd'hui de la salle de la cour. Accordé.

Le jury est alors reconduit dans ses appartements, Davis reconduit en prison et la cour s'ajourne.

Parc de ville.

On verra plus loin que les commissaires du Parc de ville annoncent pour le 2 et le 3 juin une grande fête champêtre.

Ceux qui n'ont pas visité ce coin de notre ville depuis quelque temps, seront surpris des améliorations qui s'y sont opérées: une commission composée de messieurs actifs, énergiques, après de persévérants efforts, est parvenue à le rendre populaire.

Pour rendre facile au public l'accès du parc où tant d'attraits solliciteront la foule les deux jours en question, les organisateurs de la fête ont engagé des *tally-hos*! qui feront un service gratuit du Parc au Bayou et à la rue du Canal.

Nous reviendrons sur cette fête.

Première Arrestation.

A minuit et demi, J. F. Rizzo, propriétaire d'un café situé à l'angle des rues Franklin et Commune, a été arrêté pour violation de la loi du dimanche par l'officier de police E. Trinchard.

Rapport sur la Fièvre Jaune par le Dr F. Formento.

Nous avons sous les yeux une brochure bien intéressante, due à la plume du Dr Formento, membre du Bureau de Santé de la Nouvelle-Orléans—travail qui n'est, en réalité, que le rapport qu'il avait été chargé de faire au Comité International établi en vue de rechercher les moyens de mettre un terme aux épidémies de fièvre jaune.

Ce rapport, comme tous ceux qui sortent de la plume de l'excellent Docteur est d'une étonnante clarté et à la portée de ceux-là même qui ne connaissent pas un traître mot de médecine.

Nous y trouvons un historique complet de la nouvelle épidémie et une explication très claire des causes qui ont amené sa disparition graduelle.

Pourquoi la Nouvelle-Orléans a-t-elle passé si longtemps pour être un des plus redoutables foyers de la fièvre jaune? Pourquoi a-t-elle inspiré à elle seule, plus de terreur que d'autres ports des Etats-Unis qui ont été autant et même plus souvent qu'elle, infesté par le fléau? C'est ce qu'il est difficile de s'expliquer. Il n'est peut-être pas une ville du littoral de l'Union qui, depuis un siècle, n'en ait subi les atteintes. Fait très remarquable — c'est à mesure que l'on a fait ici et là des progrès dans l'art de se préserver de ses invasions que l'a vu peu-à-peu disparaître. Audessus de New York, le fléau n'a sévi qu'un fois ou deux, depuis 1800—à New Haven en 1802 et 1805.

A New York, il disparait en 1822.

A Baltimore en 1818; à Philadelphie, en 1853.

Depuis lors, il ne reparait plus que dans le Sud.

A Norfolk, après avoir reparu en 1852, il n'en est plus question qu'en 1866.

A Charleston, après 42 épidémies, il disparait, en 1871; à Savannah en 1876.

La Nouvelle Orléans ne compte en définitive que 24 épidémies dont la série cesse en 1878, tandis que Pensacole est encore éprouvée, en 1884 et Galveston, en 1882.

D'où vient cette imigration de l'épidémie du nord au Sud et pourquoi la disparition finale de 1878 à 1884? On en trouve la raison, comme le dit fort bien le Dr Formento, dans les découvertes faites par la science médicale, dans les progrès sanitaires opérés par elle, dans l'établissement d'une quarantaine admirablement établie et sévèrement maintenue. Celle de la Nouvelle Orléans est un modèle du genre. Il serait à souhaiter que les autres ports suivissent l'exemple de notre Bureau de Santé. Aussi le Dr Formento demande-t-il, en terminant son travail, la coopération des gouvernements de Cuba, du Mexique, du Brésil et du Centre-Amérique, aussi intéressés que la Louisiane et la Nouvelle Orléans à la disparition complète du fléau, en attendant que l'on puisse appliquer la méthode de Pasteur à ce fléau avec autant de succès qu'on l'a appliqué à l'hydrophobie et à la diphthérie.

L'*Abeille* remercie sincèrement le Dr. Formento de son gracieux envoi et le félicite chaleureusement de son travail aussi clair que savant.

Base Ball.

Brooklyn 9; Louisville, 7.
Cincinnati, 8; Philadelphie, 4.
Pittsburg, 1; Boston, 0.
New York, 11; Cleveland, 8.
Washington, 5; St-Louis, 1.
Chicago, 7; Baltimore, 3.

Ordre du Chef Gaster.

Le chef de la sûreté, D. S. Gaster, a hier soir envoyé à tous les postes de police un ordre par lequel il exige la mise en vigueur de la loi du dimanche.

Il ordonne à ses hommes d'arrêter tous les propriétaires de café qui, au coup de minuit, tiendront ouvertes les portes de leur établissement.

Les différents clubs ont également été prévenus par le chef Gaster de s'abstenir de toutes vente de liqueurs le jour du dimanche.

Cour Civile de District—Morris Tasker et Cie vs S. L. Mitchel—action en recouvrement de $207.26 sur un compte courant.

Jose P. Martinez vs Ville de la Nouvelle-Orléans—injonction.

NOUVELLES A LA MAIN.

L. Kastiner demeurant rue Derbigny, au No 525 travaillait hier matin dans le magasin de F. Dunn, rue du Camp No 76, lorsqu'en soulevant un objet trop lourd, il s'est donné une entorse au dos. Son transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.

—A trois heures et demie hier matin, Alexandre Jackson, de couleur, résidant à l'angle des rues Fulton et Lafayette, est accidentellement tombé de son lit et s'est fracturé le bras gauche. Il a été transporté à l'hôpital.

—Hier soir à 8 heures, une difficulté s'est élevée rue Brooklyn au No 131, à Alger, entre Mary Clayton et Charles Elliott, tous deux de couleur. Ce dernier, après avoir reçu une blessure à la figure, a frappé Mary sur la tête avec une cuvette, et l'a blessé sérieusement. Elliott, arrêté, a été conduit en prison.

JEUX D'ESPRIT.

FANTAISIE MUSICALE.

Ajouter une note de musique différente à chacun des sept mots suivants et former sept autres mots:

TON; TOURNE; TOT; MILLE; PIN; VOLTE; RADE.

CHARADE.

Mon *premier*, par son harmonie
Charme l'oreille assurément;
C'est le soir que sa mélodie
A plus d'écho, de sentiment.
Au berceau le *deux* qui commence
Ira se succédant toujours:
Puisse-t-il de notre existence
Ne pas trop attrister le cours!
Le *tout* émanant du prophète
Flatte les sens assurément,
Mais l'homme sage le rejette
Et la raison également.

LOGOGRIPHE.

Je réveille
O merveille!
Un petit
Appétit.
Que l'on mette
Bas ma tête,
En oiseau
Gros et beau,
Chose étrange,
Je me change.

Quoique Geo. Andrews, de Lowell, eût la moitié du corps couvert d'ulcères salt-rheum, il fut néanmoins guéri par la Salsepareille d'Ayer.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Grand concert tous les soirs par la célèbre bande militaire.

BELLSTEDT-BALLENBERG.

Aussi tous les Samedis après midi, de 2 à 4.

AU PARC AUDUBON,

Entrée rue Magazine.

24 mai—

Quatrième Festival Annuel de l'Association du City Park

—DE LA—

NOUVELLE-ORLÉANS,

Pour aider aux améliorations du Park,

Dimanche et Lundi, 2 et 3 Juin 1895.

Ouverture formelle à 2 heures P. M.

Grand Concert par l'Orchestre de 50 Musiciens de Paoletti.

Jeux nouveaux et intéressants pour les enfants.

Ascensions de ballons.

Représentation acrobatique par la classe juvénile du Young Men's Gymnastic Club, sous la direction de leur professeur.

Danse de 7 à 11 heures P. M.

Musique par l'orchestre de Paoletti.

Grande illumination du lac et des iles avec des torches du Bengale, lanternes et globes de couleurs variées et procession de bateaux decorés, accompagnés de feux d'artifice dans l'eau et aériens, se terminant par la représentation des Grandes Chutes du Niagara sur le lac les deux soirs.

Billets 25 cents..........Enfants gratis

N.-B.—La compagnie des chars ayant refusé la proposition des Commissionnaires de fournir le transport gratis sur les chars de la Métairie, l'administration s'est procuré des tally-hos qui feront le transport gratis de leurs patrons du pont de la rue Esplanade, du Crossing du chemin du Fort Espagnol et de la ligne Orléans.

26 mai—

POUR L'ASILE DES LEPREUX

Excursion à la Mobile et Retour.

Du 10 au 12 Juin, inclusivement.

Sous la direction du N. O. Glee Club. Le train quittera le pied de la rue du Canal, Dépôt du L. & N., LUNDI, le 10 JUIN, à 9 heures A. M. précises, arrivera à la Mobile à 1 10 heures P. M. En revenant quittera la Mobile mercredi, le 12 courant, à 6 heures P. M. arrivera à la Nouvelle-Orléans à 10.10 heures P. M. Billets aller et retour, $3. Comité—Capt. A. A. Woods chairman honoraire C. C. Piper chairman, Dr Isidore Dyer, président Asile des Lépreux Jno P. Graham J. K. Le Blanc J. Paul Lafaye, J. P. Gallaher Nick Fitzgerald H. Miniken, Thos. Gillin, T. A. Crawford, M. G. Lally.

16 mai—26 1f

EXCURSION A THIBODAUX,

DIMANCHE, 16 JUIN 1895.

Donnée par le Louisiana Excursion Club, L'td.

Départ du dépôt du Southern Pacific RR., au pied de l'Avenue Esplanade, à 7 heures 30 A. M., Alger à 8 heures A. M., Gretna 8:15 A. M. Musique par la Bande Militaire du West End de Paoletti de 35 musiciens. Une Fête Champêtre, Courses, Base Ball, Feux d'Artifices du jour et autres Amusements, au Parc Tetraus. Aller et retour $1; Enfants moitié prix. Les billets peuvent être obtenus des membres du club, chez Werlein, Grunewald, Junius Hart, Cassche, Eug. May et au dépôt le matin du départ.

26 mai—3 Dim

Le Christian Women's Exchange

Vient de recevoir un nouveau et très attrayant envoi de pièces commencées de broderies d'art, ainsi qu'un bel assortiment de toiles d'art, blanches et en couleur. Chaque pièce est fournie de soie à broderie des meilleures fabriques.

Un département pour la vente de meubles anciens a été ouvert. Les dames désirant vendre de la Porcelaine et des objets en œuvre et en argent sont invitées à s'adresser au Comité à l'Exchange, les lundis, vendredis ou dimanches; les facilités offertes pour cette institution pour la vente d'objets de cette catégorie sont très bonnes.

26 mai—1 f

FEUILLETON.

No 24 — Commencé le 30 avril 1895.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN

PAR PIERRE SALES.

PREMIÈRE PARTIE.

XI

LE DERNIER VOILE.

(Suite.)

—Vous ne m'avez rien appris que je ne connusse déjà exactement. Je me rends très bien compte de vos craintes, mon cher marquis, et je déplore d'avance le scandale qui va éclater. Vous n'avez qu'un moyen de l'empêcher: faites moi enlever la direction de cette affaire. J'oublierai ce que je sais. On la réglera politiquement.

—Mais.... comment pourrais-je?...

—Rien ne vous est plus facile. Vous avez beaucoup d'influence dans les milieux politiques; vous n'êtes pas de ces adversaires irréconciliables qu'un gouvernement est ravi de compromettre à tout prix!

M. de Beaulieu redevenait railleur.

—Il y a quelques jours, vous donniez votre voix au Ministère; ce vote mérite bien quelques égards. Chargez votre excellent ami, le comte Valadiu, de négocier la chose. Qu'on apprenne demain que M. de Beaulieu, absorbé par l'examen très long, très minutieux, d'une affaire financière,—j'en ai justement une assez grosse en ce moment,—n'a pu s'occuper plus longtemps de la poursuite de l'assassin du marquis d'Auseraie; et qu'ensuite cela reste entre les mains de la simple police, qui est forcée d'obéir aux grands chefs politiques. L'étouffement sera beaucoup plus aisé. Le comte Valadin est très adroit, très puissant; ses intérêts financiers le mettent en rapport avec des ministres, lui fournissent des moyens d'action très spéciaux dans les journaux; votre excellent ami le prince de Zéran tient la plupart des reporters à sa discrétion... Je ne demande qu'à être dessaisi, moi. Au revoir, mon d'Auseraie!

Très vexé du ton protecteur que prenait son ancien camarade le marquis faillit répondre par quelque impertinence; mais cet homme le tenait à sa discrétion, et il sentait bien que c'était un indépendant, un des rares caractères de cette époque qui ne connaissent que la ligne droite. Et il finit par le remercier chaleureusement.

Et le juge d'instruction se retira, calme, digne, avec un très léger sourire d'ironie. Il était un sage, un philosophe, dont le plus grand amusement était la perpétuelle étude de la comédie, de la bassesse humaines. Il venait d'en avoir un exemple des plus suggestifs. Il en jouissait, comme un médecin d'un beau cas pathologique.

Mais il eut à peine ouvert la porte de la petite bibliothèque qu'il eut un mouvement de recul.

—Qu'y a-t-il donc? interrogea d'Auseraie qui l'apercevait encore.

M. de Beaulieu balbutia:

—Rien... rien, je vous assure...

Et, en même temps, il se baissait vers un corps de femme étendu dans la direction opposée à celle de la chambre du marquis, le visage sur le tapis, les bras étendus. Extrêmement inquiet, il retourna ce visage:

—Dieu!... Mlle d'Auseraie...

Et, tout de suite, il comprit. Mlle Jacqueline avait dû venir dans cette pièce, par dévouement, pour se tenir à la portée de son père; *et elle avait entendu*....

—Je m'étais laissé aller à parler haut.... Pauvre et fière jeune fille!... Elle aura voulu s'enfuir, pour ne pas en entendre davantage.

Il la souleva et l'étendit sur un divan.

—Qu'y a-t-il donc? interrogeait le marquis, qui se redressait, tout angoissé, sur son lit.

M. de Beaulieu sonna. La femme de chambre de Jacqueline arriva et, comprenant à sa façon, s'écria:

—C'est pas étonnant! Elle finira par se tuer à soigner les autres!.... Si c'est raisonnable, aussi, à son âge, de passer toutes les nuits!.....

Tandis que la servante délaçait la jeune fille, le juge d'instruction se pencha à demi dans la chambre du marquis.

—Rassurez-vous, ce n'est rien....

—Ma fille?...

—Son pied s'était enchevêtré dans une tenture, elle a glissé.

M. de Beaulieu inventait ce mensonge, moins pour le marquis que pour Mlle d'Auseraie. Et il demeura dans la petite bibliothèque jusqu'à ce que Jacqueline fût revenue à elle, pour lui dire, à elle aussi, lui suggérer cette explication, que son pied "s'était enchevêtré...." Il montra même la tenture......

Jacqueline le contempla quelques secondes avec effroi. Elle ne pouvait lui en vouloir, pourtant, d'avoir dit la vérité, d'autant plus qu'elle se jugeait coupable, elle, d'avoir osé l'entendre.

—Jacqueline? Jacqueline?

C'était son père qui l'appelait.

Elle se leva, se montra à la porte de la chambre, eut la force de sourire, de dire:

—Ce n'est rien ... vous voyez...

Mais aussitôt elle s'enfuait chez elle, la poitrine pleine de sanglots, sans être allée embrasser son père.

XII

LE VICOMTE DE FONTEROCHE.

Depuis plusieurs années déjà, plus une des marieuses qui pullulent au faubourg Saint-Germain ne soumettait de projets d'alliance au vicomte Maurice de Fonteroche, c'est-à-dire depuis l'époque où sa liaison avec la marquise d'Auseraie était devenue une de ces choses reconnues, acceptées, qui font partie des habitudes mondaines.

Il était bien entendu, pour toute cette société élégante qui, malgré son éloignement des affaires publiques, tient encore le haut du pavé parisien, que le vicomte consacrait sa vie à la marquise, de même qu'elle lui demeurerait éternellement fidèle. Le rachat de leur faute!

Pas une maîtresse de maison n'aurait commis la sottise d'inviter la marquise sans adresser en même temps une invitation au vicomte. Et les observateurs se demandaient ce qu'ils devaient le plus admirer, de l'inconscience avec laquelle les deux amants s'affichaient ou de l'aveuglement du mari.

Qu'importait, d'ailleurs, au monde, pourvu qu'il n'y eût pas de scandale.

Et personne ne s'était étonné de ce que Fonteroche qui, jadis, habitait un cinquième étage, plein d'air et de lumière, rue Saint-Dominique, fût venu s'installer dans un rez-de-chaussée d'une rue avoisinant les Champs Elysées, assez petit, sombre et incommode, mais qui possédait l'inappréciable avantage d'être situé dans un vaste immeuble construit sur deux rues. Quand une personne pénétrait dans cette maison, on ne savait jamais si elle venait y faire une visite ou si elle voulait simplement la traverser comme un passage.

La porte de l'appartement de Fonteroche était placée dans un recoin assez noir de la voûte, entre deux piliers. Il eût fallu bien de la malchance pour être reconnu quand on s'y glissait un peu lestement et qu'on était attendu. Le battant était si vite refermé!

Jamais Fonteroche ne s'était plaint à son amie de l'incommodité de son installation, de la nécessité d'avoir l'électricité, même en plein jour, dans la plupart de ses pièces. Cette porte rachetait tout.

Et, du reste, il vivait si peu chez lui!

Levé avec le jour, habitude conservée de son passage dans la vie militaire, il montait à cheval, consacrait deux ou trois heures à sa promenade au Bois, rentrait chez lui pour s'habiller, faire très hâtivement sa correspondance, puis il allait à son cercle.

Il ne déjeunait pas chez lui vingt fois par an. Il est vrai que, dès qu'on y faisait de la cuisine, son appartement s'emplissait de relents de graisse. Et puis on déjeune si bien au club!

L'après-midi, si la marquise lui avait donné sa liberté, il faisait des visites, se montrait quelquefois au tir au pigeon.

La plupart du temps, avant la rentrée définitive de Jacqueline dans sa famille, il était prévenu le matin, par un petit mot, des différents endroits où il devrait se trouver, des expositions qu'on avait envie de voir, des magasins qu'on voulait visiter, à moins qu'il ne reçut une liste de courses, de commissions, qu'il exécutait, ravi, avec la ponctualité d'un aide de camp.

C'était son unique occupation et préoccupation. Il n'avait pas autre chose à faire.

Descendant d'une belle race, assez riche,—il possédait quarante à cinquante mille francs de revenu et attendait la réalisation d'un vieil oncle, le comte de Fonteroche, qui menaçait pourtant de le déshériter s'il ne se mariait pas,—instruit, bon officier, il aurait pu, quelquefois il se disait *qu'il aurait dû* continuer son métier de soldat. Il avait donné sa démission pour plaire à la marquise, qui le voulait à elle seule.

Il éprouvait quelque remords de son inaction lorsque des souvenirs de ses ancêtres lui revenaient, de tant de braves soldats qui avaient passé leur vie à se battre, à se dévouer pour le souverain, pour le pays.

Mais il avait tant de bonnes raisons pour s'excuser:

—Est-ce ma faute si la paix règne par toute l'Europe?... Que la guerre éclate demain, et je prouverai bien, morbleu! que le premier privilège que réclame la noblesse est celui de crânement mourir,... Mais que puis-je faire en temps de paix? Est-ce ma faute si nous sommes en République? Puis-je aller me poster sur la place de la Concorde et m'égosiller à crier: "Vive le Roi!" Tout Paris se ficherait de moi, on me fourrerait en prison, et le Roi continuerait de chasser en disant: "Ce pauvre Fonteroche, tout de même.... Quelle cervelle de travers!..." et n'en tirerait pas un coup de fusil de moins.

Des amis à lui s'étaient lancés dans la politique, quelques-uns se ralliant à la République, d'autres courant les réunions populaires, faisant de l'opposition ou du socialisme comme un sport.

Il n'avait de goût que pour le métier des armes, le seul qui, d'après lui, convînt à un gentilhomme qui entend servir loyalement son pays, tout en demeurant fidèle aux traditions de sa famille.

—Mais j'ai donné ma démission.

Il était condamné à l'inaction perpétuelle de la vie élégante, à la perpétuelle adoration d'une jolie femme.

Du moins avait-il trouvé dans cette liaison une tranquillité, une régularité de la vie qui convenaient parfaitement à son caractère, chevaleresque mais faible, tout prêt à accepter une direction, pourvu que cette direction ne le conduisît pas à une action indélicate.

Cette tranquillité, cette régularité avaient été troublées, hélas: depuis que la rentrée de Jacqueline dans sa famille avait apporté dans l'existence de la marquise un élément aussi absorbant que nouveau.

Autrefois, c'était un amusement pour tous, même pour Fonteroche, que les sorties de la fillette, ou les quelques semaines de bains de mer durant lesquelles il la voyait si librement, lui apprenait à nager, l'accompagnait dans les rochers, faisait ses parties de croquet sur le sable, ou le séjour dans le château familial des d'Auseraie pour achever les vacances.

Aucune antipathie n'existait alors entre la jeune fille et l'ami de sa mère.

Il était si complaisant, organisait si bien les promenades en fo-